

EUGÈNE DABIT

**JOURNAL  
INTIME**

*nrf*

GALLIMARD









## PRÉFACE

*Journal intime*, quel titre générique ! L'avoir choisi pour la publication des carnets personnels d'Eugène Dabit, en 1939, ne souligne que l'évidence et l'épithète sonne comme un pléonasme. La nécessité éditoriale réduit la portée d'un testament littéraire original. À sa mort, en 1936, Dabit a laissé en quelques centaines de pages de calepins un autoportrait resté aussi inachevé — parce que la vie ne lui a pas donné le temps de vieillir — que la série des toiles où il s'est représenté, en 1923, en 1927-1928, à l'époque où il se voyait en artiste, « *la peinture dans la poche* », selon la formule qu'il s'applique, non sans humour. Mais les cinq romans qu'il a écrits, en incluant le posthume *Mal de vivre*, les trois recueils de nouvelles et même la pièce de théâtre *Au Pont-Tournant* ne sont pas moins autobiographiques. Et quand il s'est improvisé journaliste ou conférencier des Maisons de la Culture, vers 1935, c'est, sinon de lui, du moins de ce qui le touchait de près qu'il a parlé : reportages dans les décors de ses romans, découvertes de la peinture et de la littérature, moments de sa propre vie.

D'abord tenir un journal. Le jeune Dabit, engagé volontaire dans l'artillerie, en avait tenu un, en 1917, au Chemin des Dames. Il a précisé dans *Témoignage*, écrit pour le numéro spécial d'*Europe* du 15 septembre 1934, que ce n'était pas un « *carnet de route* ». Bien plus, il ajoute qu'il l'a brûlé quelques années plus tôt parce qu'il le jugeait trop

mal écrit : « *Je me souviens qu'il était bourré de fautes, qu'on y découvrait les traces de mauvaises lectures, et à n'en plus finir des lamentations*<sup>1</sup>. »

Quand à partir de 1925 la peinture cède chez lui peu à peu devant le désir d'écrire, Dabit trouve dans sa vie la plus immédiate les matériaux de la fiction. Celle-ci, dans ses premiers essais, a les aspects et les fonctions d'un journal. Les récits de cette année-là : « Un séjour », « Puissance de la mer », « Le Bonheur de la campagne<sup>2</sup> », sont des souvenirs récents de voyages, de lectures. En 1926, la première version de ce qui deviendra *Petit-Louis*, celle que Dabit proposera à André Gide en février 1927, est encore un journal, mais écrit *a posteriori* : ses années de jeunesse et de guerre. Il faudra deux années de travail sous la direction de Roger Martin du Gard et trois versions successives pour changer de genre et passer au roman. Même *L'Hôtel du Nord*, écrit en 1927 et également soumis à Gide avant d'être patiemment refait selon la méthode que Martin du Gard appliquait à ses propres livres, était une chronique quotidiennement observée à l'hôtel du quai de Jemmapes, dans le X<sup>e</sup>, que tenaient, depuis 1923, les parents d'Eugène Dabit. Mieux encore, lorsque ce dernier relate sa visite à André Gide, c'est sous la forme d'un récit : « L'Aventure de Pierre Sermondade<sup>3</sup> », où la vie alimente encore directement la fiction. Roger Martin du Gard ne s'y est pas trompé. Voici le jugement qu'il porte, dans une lettre du 5 janvier 1929 à Dabit, sur ce manuscrit de trente-cinq pages : « *C'est d'une invention très pauvre — pour la raison que c'est purement autobiographique. Et ça n'a rien de la forte saveur des autobiographies authentiques — pour la raison*

1. « Témoignage », repris dans *Train de vies*, p. 227.

2. « Le Bonheur de la campagne » a été publié sous le titre « Vacances » dans *Les Nouvelles littéraires* du 19 novembre 1932.

3. Partiellement publié dans *Eugène Dabit et André Gide* par Maurice Dubourd (Maurice Pernet, 1953) et *in extenso* dans *La Revue des lettres modernes*, « Série André Gide », 4, n<sup>o</sup> 374-379, 1973 (introduction de David O'Connell).

que c'est à moitié fictif<sup>1</sup>. » Il conclut : « Mieux eût valu, cent fois, dire " Je " et " André Gide ". » Évidemment.

À l'inverse, c'est au moment où Dabit termine la mise au net de la dernière version de *L'Hôtel du Nord*, à l'automne de 1928, c'est-à-dire au moment où il envisage une publication (qui n'interviendra qu'un an plus tard, en décembre 1929), qu'il commence un journal. Sa première page est datée du 12 septembre 1928 et elle débute par cette affirmation : « *J'écrirai à partir d'aujourd'hui les idées qui me viendront sur ce livre dont j'ignore tout pour l'instant [...]* » Les notes qui suivent, décors et fragments de dialogues, ne sont pas devenues la matière d'un livre, projet sans suite qui n'a même pas eu de titre. Mais peu importe, la fonction dévolue au journal est d'être un instrument de travail pour le romancier : j'écris, j'ai des livres en chantier, donc je suis écrivain...

Les notes que Dabit a prises à Douelle, dans le Lot, où il se trouve, comme l'été précédent, puis à Paris, sont révélatrices du regard de Dabit, de l'attention qu'il porte aux humbles, pathétique et cocasserie mêlés. En 1929 se succèdent des figures de peintres, dont Billette, un portrait de l'oncle Émile<sup>2</sup>, futur héros de *Villa Oasis*, troisième ouvrage de Dabit et dans son esprit le premier roman, enfin d'autres écrivains, d'abord Jean Guéhenno. Cette partie du journal prend fin en décembre 1929 avec la parution de *L'Hôtel du Nord* à la librairie que Robert Denoël vient de fonder.

Le journal s'interrompt alors et le reste de ce premier carnet ne contient que de très brefs fragments de dialogues pris sur le vif pour *Villa Oasis*, en 1929-1930, mais notés à part, à la fin du carnet, sans indication de date. En revanche, on y trouve, très précisément datés, les comptes

1. Eugène Dabit-Roger Martin du Gard, *Correspondance*, édition présentée par Pierre Bardel, Éditions du CNRS, 1986, 2 vol., I, p. 310.

2. Pour la biographie, voir notre *D'un Hôtel du Nord l'autre, Eugène Dabit, 1898-1936*, Bibliothèque de littérature française contemporaine, 1986.



personnels de Dabit, de novembre 1932 à juin 1936, qui incluent ses plus menues dépenses de ces années-là et qui composent une autre vérité des faits, quotidienne et quantitative. Mais Dabit ne paraît pas avoir tenu de journal en 1930, à l'exception d'une page datée d'octobre, et en 1931 le journal qui ne reprend qu'au mois de mai reste très fragmentaire jusqu'en novembre. À cela plusieurs explications. Tout d'abord, dans les deux carnets qui font suite à celui de 1928-1929<sup>1</sup>, les premières pages de l'un font défaut et l'autre est en partie une nouvelle version, refaite dans un souci de bien écrire, de passages d'abord consignés au jour le jour. Ensuite, le journal de Dabit, du début de 1930 à novembre 1931, peut se lire ailleurs. On le trouve bien sûr dans la correspondance avec Roger Martin du Gard qui, moins abondante qu'en 1928 et 1929, a un caractère fort personnel en 1930 et 1931, en raison de la vie sentimentale de Dabit. Celui-ci en a par ailleurs décrit les épisodes dans *Le Mal de vivre*, roman publié en 1939, aussi intime qu'un journal. Enfin, un « Carnet de notes pour la Villa Oasis<sup>2</sup> », d'octobre et novembre 1930, prend, pendant quelques pages, un des tons du journal : celui du récit de choses vues et entendues. Eugène Dabit qui s'est rendu, en novembre 1930, à Belfort où son oncle Émile remplace un de ses amis, tenancier de maison close comme lui, consigne ses observations de cette manière : « *Midi lorsque j'arrive à Belfort. Il pleut. Personne sur le quai. Accents allemands qui me surprennent, sensation de gare frontière. Je vois. Une place triste qu'on répare, des maisons quelconques, des gens qui se hâtent. Province [...]* » Mais la fiction est déjà intervenue ; l'oncle Émile porte le nom du héros de *Villa Oasis* : Julien Monge, de même que les autres protagonistes du roman dont l'auteur a dressé la liste sur la première page du carnet, avec en regard l'identité de la personne réelle. Finalement,

1. N.a.fr. 16560 et 16561, Bibliothèque nationale (voir la Note sur l'établissement du texte, p. 16).

2. N.a.fr. 16565.

dans sa version définitive de *Villa Oasis*, en 1932, Dabit séparera plus nettement la vie de la fiction et cette parenthèse à la fois personnelle et fictive de son arrivée à Belfort disparaîtra tandis que son contenu passera en substance dans le roman.

Le second et véritable départ du journal d'Eugène Dabit, on le trouve en novembre 1931. Le 8, André Gide lui avait écrit : « *Je viens de relire Petit-Louis. Moins surprenant et marquant, sans doute, qu'Hôtel du Nord, mais que je suis prêt à préférer pourtant parce qu'on vit avec vous davantage. J'aime le son de votre voix, Dabit ; il me semble, lorsque je vous lis, que je n'en connais pas de plus sincère.* » Et Gide, qui avait été un des premiers à lire les esquisses de ces deux livres mais n'avait pas rencontré Dabit depuis lors, lui demande de venir le voir rue Vaneau. Dabit lui propose plutôt une rencontre à Belleville : « *Vous étiez soucieux des troubles de ce temps. Combien je le ressens. Ne vous verrai-je pas un jour dans ce quartier de Belleville ? Bien autrement qu'à travers des discussions entre intellectuels vous sentirez vivre le drame. Moi, je puis vous conduire un peu, là où ne vous conduiraient pas Fernandez, Chamson, Prévost ni vous-même<sup>1</sup>.* »

Gide accepte le 10, et la promenade à Belleville eut lieu peu après. Dabit écrit aussitôt : « *De lui avoir vu ce carnet (il y note ce qu'il vit de plus intense, ce qu'il pense de plus précieux, et ces notes, il les préfère, dit-il, à son œuvre) en moi le désir de " tenir un journal ".* » Même si ce désir était ancien chez Dabit, l'encouragement et l'exemple sont, une fois de plus, venus de Gide. Sont déterminés également le rôle et les fonctions du journal : mieux penser, se comprendre, mais tout cela non sans ambiguïtés, car Dabit reconnaît que son besoin d'écrire est, en lui, « *joie et dégoût* », et il n'ignore pas non plus la problématique du journal : recherche d'une vérité personnelle ou « *manie de l'homme de*

1. Lettre d'Eugène Dabit du 8 novembre 1931 ; lettres d'André Gide des 8 et 10 novembre 1931 : collections particulières.

*lettres* », qui, de surcroît, pense à un lecteur futur. Néanmoins, cette entreprise commencée dans l'incertitude s'est poursuivie sans interruptions notables de 1932 à 1936. À partir de janvier 1932, le journal a pris un rythme régulier, en même temps que son auteur, malgré des doutes qui ne le quittent jamais tout à fait, se sentait plus assuré dans son métier, rejetant les « systèmes chers à Roger Martin du Gard » pour suivre sa propre voie. Et la vie entre directement dans le journal. La littérature n'en est pas exclue pour autant et il arrive que celui-ci redevienne un carnet de notes dont Dabit a tiré des nouvelles, des reportages pour *La N.R.F.*, des romans, poursuivis ailleurs — ainsi *Un mort tout neuf*, en janvier 1933, *La Zone verte*, en avril 1933 — ou restés inachevés en totalité ou en partie : « Capitale », « La Fédération des Vieux », « Étrangères », *Ville lumière*. Plus que les rencontres directes ou par la littérature et le cinéma avec tous ceux qui faisaient l'actualité littéraire des années trente, d'Aragon à Zweig, le journal brosse, page après page, le portrait de son auteur : dénué d'affectation, à la fois modeste et ambitieux, toujours fraternel ; il éclaire encore sa démarche.

Le 6 mars 1935, alors qu'il termine le carnet <sup>1</sup> qui a fait suite à celui de 1931-1933, Dabit constate qu'il ne contient pas tout ce qu'il aurait voulu y mettre. Il se félicite cependant de pouvoir en relire les pages, malgré la tentation, toujours présente chez lui, de l'« à quoi bon ». Le rôle du journal est devenu spécifique. Dabit avait remarqué, le 23 janvier 1935, qu'il avait commencé un nouveau carnet <sup>2</sup>, mais pour y prendre des notes, enregistrer des dialogues, dont, dit-il, « *ce n'est pas la place dans ce journal* ». Il ajoute : « *C'est ma propre histoire que je dois noter ici, seulement pour moi-même.* »

Le journal est l'autre versant de l'écriture. « *Si j'écris un*

1. N.a.fr. 16562 (Dabit l'appelle à cette occasion le deuxième — par rapport à celui de 1931-1933 qu'il considère comme le véritable début de son journal).

2. N.a.fr. 16571.

roman, je me délivre de moi », note-t-il le 3 juin 1932. L'analyse personnelle poursuivie dans le journal le ramène à lui et elle lui donne le désir d'écrire autre chose. Mais parce qu'il ne peut se mettre tout entier dans ses romans, il revient au journal dans un mouvement qui superpose les deux activités. Et *Le Mal de vivre*, ébauché pendant l'été de 1935 et le printemps de 1936, dernière œuvre de fiction et aboutissement de la brève carrière de Dabit, rejoint ainsi la vie quotidienne du journal. Le journal permet de retenir la vie, d'en avoir une conscience plus aiguë. « *La vie, ma vie, je n'ai que ce mot à la bouche* », finit par reconnaître Dabit, le 21 mars 1936, alors qu'il vient d'admirer des Velasquez au musée de Vienne. Les voyages et les rencontres féminines sont les moments privilégiés. À ces instants de bonheur s'opposent le découragement, les difficultés de la création littéraire, l'incertitude devant un engagement politique destiné à traduire un engagement moral que le spectacle quotidien de la pauvreté renouvelle. La guerre que Dabit juge inévitable est une autre menace qui se précise d'année en année — journées de février 1934 en France, révolte des Asturies puis guerre d'Espagne. Le journal, alors, est l'expression ultime de l'inquiétude et du désarroi.

C'est ainsi que s'achève, par des interrogations pathétiques, le 12 août 1936, le dernier carnet du journal<sup>1</sup>. Dabit l'avait emporté en U.R.S.S. pour le voyage officiel où il accompagnait Gide, Herbart, Guilloux, Last et Schiffrin et il l'a tenu de Londres à Leningrad, Moscou, Tiflis, Sotchi enfin, au bord de la mer Noire, quelques jours avant sa mort à Sébastopol. Pas plus que le journal de 1917 sans doute, ce n'est un « *carnet de route* ». Publié dans *Europe* du 15 mars 1937, il servira de contrepoint personnel au *Retour de l'U.R.S.S.* de Gide, paru quatre mois plus tôt.

La publication de mars 1937 dans *Europe* participait à la polémique déclenchée par l'essai de Gide, critique à l'égard

1. N.a.fr. 16563.

du système soviétique, et faisait de Dabit, une fois de plus depuis *Petit-Louis*, un enjeu dans le débat idéologique de l'heure. Mais ce n'était pas la première publication partielle du journal. *La N.R.F.* du 1<sup>er</sup> octobre 1936 contenait à la suite de l'article d'André Gide des fragments de 1930, 1931, 1932, 1933 et 1934 ; *Vendredi* du 23 octobre et *Esprit* du 1<sup>er</sup> décembre des extraits sous les titres respectifs de « Journal d'un voyage en Espagne » et « Refuges ».

Pour faire publier l'ensemble du journal, Béatrice Appia, veuve de l'écrivain, s'est adressée à Roger Martin du Gard qui avait donné son accord de principe dès septembre 1936<sup>1</sup>. Mais Martin du Gard devait hésiter beaucoup jusqu'à la parution de 1939. Par principe opposé à la publication de journaux intimes, mais désireux de servir la mémoire de son ami, de plus impliqué, par ses relations avec les deux parties, dans le contrat d'édition contesté par la veuve de l'écrivain, il passa par des opinions contradictoires. Écartant d'abord l'idée d'une publication *in extenso*, il juge ensuite l'ensemble « *prodigieusement intéressant* » dans une lettre à Gaston Gallimard du 7 novembre 1937, tandis qu'après avoir revu la copie dactylographiée des carnets, il se montre de nouveau très réservé, à la fois dans une lettre à Gallimard du 12 janvier 1939 et dans son propre journal où il écrit à la date du 14 janvier : « *A-t-on raison de publier ça ? Je ne me prononce pas*<sup>2</sup>. » Surtout, il précisera à Gallimard qu'il ne veut en aucun cas « *être considéré comme l'éditeur du Journal de Dabit* », après avoir dit la même chose à Béatrice Appia dans une lettre du 9 janvier, ajoutant : « *Je suis simplement un ami qui vous a rendu le service de relire le texte, et de le ponctuer, pour le rendre intelligible*<sup>3</sup> [...] » Après la parution, il devait se

1. Voir le chap. IX : « Roger Martin du Gard et les posthumes de Dabit », dans l'introduction de Pierre Bardel à la *Correspondance* Eugène Dabit-Roger Martin du Gard (I, p. 133).

2. André Gide-Roger Martin du Gard, *Correspondance*, introduction de Jean Delay, Gallimard, 1968 (II, p. 533).

3. Collection B. Appia.

montrer plus enthousiaste dans une autre lettre du 11 septembre 1939 à Béatrice Appia.

Sans doute les craintes de malentendus qu'il nourrissait vis-à-vis des critiques étonnés de découvrir un Dabit secret qui ne correspondait pas à son image d'écrivain populiste se vérifièrent parfois, mais pour un André Billy ironique dans *L'Œuvre* du 20 août 1939, pour un Jean-Paul Sartre méprisant dans ses lettres de la fin 1939 à Simone de Beauvoir, il y eut l'approbation d'un Paul Léautaud dans son *Journal littéraire*, d'un Marcel Arland dans *La N.R.F.* de septembre 1939. Puis ce fut le silence. La guerre dont Dabit avait craint le retour depuis sa démobilisation en 1919 était là et elle mit un terme à la carrière de ses derniers livres. Un terme que cette réédition de 1989 a rendu tout provisoire. Cinquante ans plus tard, l'actualité des années trente, politique, littéraire, est devenue historique, ses acteurs des chapitres de manuels. Le *Journal* de Dabit y apporte sa contribution, facette et reflet de son temps. Bien mieux, ce recul imposé peut rendre enfin à son auteur débarrassé de sa légende, pour qui veut le lire, toute sa vérité particulière et toute sa signification.

Pierre-Edmond Robert

## NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Les dactylographies utilisées pour l'édition du *Journal intime* ont été établies après la mort de l'auteur<sup>1</sup>. Pour la présente édition il n'a été tenu compte que des carnets manuscrits et de quelques feuillets isolés.

Les cinq carnets du *Journal* sont également déposés à la Bibliothèque nationale<sup>2</sup>. Le premier carnet<sup>3</sup>, resté inédit jusqu'à ce jour — à l'exception de la page du 6 octobre 1929 —, commence le 12 septembre 1928 et s'achève en décembre 1929. Un second petit carnet<sup>4</sup> lui fait suite à partir d'octobre 1930 et poursuit jusqu'au 28 avril 1932. Il s'agit d'une copie, ou plutôt de la synthèse d'un troisième carnet<sup>5</sup>, pour la période où ils se chevauchent. Car ce troisième carnet va du 8 juin 1931 (ses premières pages ont été arrachées) au 18 mai 1933.

Ces deux derniers carnets sont indispensables concurremment à l'établissement du texte du *Journal* d'octobre 1930 au 28 avril 1932. Le premier d'abord seul d'octobre 1930 à mai 1931, puis le second pour juin 1931, ensuite les deux ensemble à partir du 5 novembre 1931. Puisque le premier de ces deux carnets est une nouvelle rédaction où Eugène Dabit a regroupé après coup parfois plusieurs pages sous un même mois — sans toujours préciser la date — il fallait rétablir la chronologie grâce au second, écrit le plus souvent au jour le jour, ou grâce au contexte biographique<sup>6</sup>, compléter le texte manquant dans l'un par celui de l'autre<sup>7</sup>. À partir du 12 janvier 1932 et jusqu'au

1. N.a.fr. 16564.

2. N.a.fr. 16559-16563.

3. N.a.fr. 16559, 70 feuillets, dont 8 pour le journal de 1928-1929.

4. N.a.fr. 16560, 60 feuillets, dont 21 ont été rédigés.

5. N.a.fr. 16561, 79 feuillets rédigés.

6. Voir pour [mai] 1931 et novembre 1931. Les crochets indiquent toutes restitutions.

7. Voir pour le 22 [décembre] 1931 et le 12 janvier 1932.

28 avril 1932 on a suivi le second en préférant les passages récrits dans le premier, comme pour l'édition de 1939. Du 28 avril 1932 au 18 mai 1933 le texte du *Journal* est procuré par le seul carnet N.a.fr.16561.

Un quatrième carnet<sup>1</sup> couvre la période du 20 mai 1933 au 6 mars 1935, et le cinquième et dernier<sup>2</sup> poursuit jusqu'au 12 août 1936.

Au contenu intégral de ces carnets a été ajouté celui de quelques feuillets isolés : deux feuillets dactylographiés — sans doute directement par Eugène Dabit — en date du 10 janvier 1932, ainsi que trois datés du 11 mai et deux du 14 mai 1932, tous conservés dans ses archives personnelles, de même qu'un feuillet dactylographié à partir de notes de journal, du 11 décembre 1934.

N'ont pas été inclus les carnets de travail préparatoires à la fiction, comme on l'a vu pour le carnet de *Villa Oasis* d'octobre et novembre 1930, suivant en cela les indications de l'auteur séparant en janvier 1935 le journal d'un carnet de travail qu'il venait de commencer.

On a vu que Roger Martin du Gard n'avait admis comme contribution à l'édition du *Journal intime* qu'une relecture pour en corriger la ponctuation, supprimer des redites. Celles-ci n'ôtent rien au texte de Dabit et les corrections de son maître à écrire ne sont pas indispensables. Il convenait de revenir au manuscrit, même dans son inachèvement : c'est la loi du genre, en rétablissant les noms qui dans l'ancienne édition apparaissaient tantôt en toutes lettres tantôt en initiales transparentes, et donc sans objet<sup>3</sup>. L'italique a été uniformément utilisé pour les titres de volumes, les œuvres picturales, musicales, les raisons sociales. Les filets et les blancs du texte sont ceux du manuscrit dont ils restituent la représentation dans son authenticité.

P.-E. R.

1. N.a.fr. 16562, 93 feuillets.

2. N.a.fr. 16563, 75 feuillets rédigés sur 89.

3. Les initiales seules signalent une personne non identifiée (voir p. 334).





**JOURNAL  
INTIME**



1928<sup>1</sup>

J'écrirai à partir d'aujourd'hui (12 sept[embre] 1928 — Douelle<sup>2</sup>) les idées qui me viendront sur ce livre dont j'ignore tout pour l'instant — quoique le sentiment qui l'animera me soit déjà connu.

---

Au fond de Laprade, cette maison habitée par des bourgeois — le mari fonctionnaire, le fils étudiant, la femme une bourgeoise vaniteuse et bête, qui l'an dernier ont acheté une toile à Biche.

Les premières attaques que mon personnage aura à subir viendront de ces gens — aussi j'éviterai de donner aux paysans un caractère hostile — du fils surtout, genre élève studieux, collégien fier de ses succès ; blafard, mou, malsain à voir.

---

Le garde champêtre — ce type unique à Douelle, André — défendra mon personnage lorsqu'il sera attaqué. Mais cette

1. L'édition de 1939 du *Journal intime* porte en sous-titre : (1928-1936), bien qu'elle ne commence que le 6 octobre 1929.

2. Premier carnet conservé du journal d'Eugène Dabit (n.a.fr. 16559, 12 septembre 1928-30 décembre 1929). Dabit et sa femme, « Biche », ont séjourné à Douelle — à 11 km de Cahors, dans le Lot — d'août à octobre 1928. Dabit y a terminé la mise au net de *L'Hôtel du Nord*.



EUGÈNE DABIT

**Journal intime**

Eugène Dabit a tenu huit années durant son journal, du 12 septembre 1928 au 12 août 1936. Le 21 août, il meurt à Sébastopol, âgé de trente-huit ans.

Ce *Journal intime* fut d'abord pour le romancier un instrument de travail et l'atelier de ses romans. Il fut aussi un exercice spirituel à la manière d'André Gide et l'expression quotidienne du désir de ne rien perdre de la vie. Il renferme en dernier lieu un itinéraire d'artiste cheminant parmi les figures des années trente : Aragon, Céline, Giono, Malraux, Roger Martin du Gard...

Les cinq calepins du *Journal intime* furent publiés initialement en juillet 1939 dans une édition due à Roger Martin du Gard. La présente édition comporte, pour la première fois, l'intégralité des carnets personnels d'Eugène Dabit.



9 782070 716562



89-VI

A71656

ISBN 2-07-071656-2

170 FF tc

Extrait de la publication